

L'image et la page, la [Villa Pérochon](#) donne carte blanche aux éditions [lamaindonne](#) jusqu'au 19 septembre.



Le premier élément qui retient l'attention du visiteur, c'est la mise en scène, la scénographie de l'accrochage des photographies. Elle répond à la mise en page que travaille minutieusement lamaindonne, elle place le regard dans une interrogation multiple : comment faire sortir la photographie de l'image, comment évoquer le support, l'objet livre, comment traduire la narration... Si l'éditeur David Fourré explique que son travail relève de l'écriture, la succession des images imprimées nous apparaît maintenant comme une narration, souvent documentaire et poétique.



L'ouverture de l'exposition sur [Simon Vansteenwinckel](#) est tout à fait emblématique, le photographe nous emmène sur un reportage lié à la commémoration du massacre de wounded knee en traitant son sujet de manière presque fantomatique. Là où nous dirions *un regard*, il faut ici ajouter *une écriture*. Nous sommes face à une recherche d'équilibre entre image stylisée et documentaire. Le titre « Aux ombres » correspond aussi bien au rendu des images qu'à la spiritualité de la chevauchée commémorative. L'association homme-cheval nous suggère une mythologie réparatrice.



[Nolwenn Brod](#), « le temps de l'immatunité », un titre qui nous relie à l'importance du ressenti pour Witold Gombrowicz. Dans des cadrages resserrés, la photographie assemble picturalité, sensualité et chaleur, invitant le spectateur moins à regarder qu'à ressentir, éprouver. Il s'agit moins de découvrir des images que de plonger dans une vision poétique et littéraire. Plonger et prolonger une narration qui se dessine dans le rapprochement des portraits et des compositions naturelles. La présence du jaune doré, lumière nocturne, déplace la vue vers le moment de sa prise, elle contribue à cette temporalité sensuelle qui s'impose d'emblée, elle renforce la notion d'univers artistique. En appui au travail de l'éditeur, pour qui le livre de photographie est un travail d'écriture, Nolwenn Brod développe son propos jusque dans les tirages, en donnant au papier une qualité souple et légère. C'est en cela que la carte blanche donnée par la Villa Pérochon à la maison d'édition lamaindonne enrichit notre regard, la scénographie s'appuie sur l'image, la narration, le support et l'occupation de l'espace. Les photographes de la maison d'édition nous proposent davantage des états d'âme que des images, ils semblent avoir une préférence pour traverser la surface du réel et en retenir la matérialité, ils semblent partager un goût pour les lumières, les ombres, les masses, le grain, le floutage... Le va et vient entre l'image et la page nous suggère ici une certaine unité dans les valeurs.



« Oreille coupée », l'accrochage de [Julien Coquentin](#) repose sur une croix, possiblement repère orthogonal : la verticalité dit le livre, l'horizontalité dit le parcours photographique. Écriture et image sont étroitement liées dans la démarche du photographe. Pour lui, tout semble narration, densité visuelle et verbale. La juxtaposition des photographies traduit la dynamique d'un marcheur habité par une enquête historique, écologique et sociologique. L'œuvre donnée à voir est resserrée autour d'une idée pastorale qui traverse le temps, elle se détache sur une couleur qui fait le lien entre les vivants. Animaux, végétaux et humains se partagent un habitat qu'il ne faudrait pas morceler.



[Martin Bogren](#), avec « Kodo », surprend le visiteur. Ses photographies suspendues dans le vide, comme une pluie fragile, montrent des corps aux yeux fermés, enfermés dans le silence, évanescents. Une expérience du présent se déploie, éphémère, humaine, hypnotique, proche du végétal par le choix des supports. Cette notion de feuillage émane de l'accrochage, plaçant le spectateur dans une expérience particulière : circuler les yeux ouverts au milieu d'une volonté méditative et silencieuse.



« The overmorrow » de [Damien Daufresne](#) est un « all over », le photographe attend du spectateur qu'il soit immergé dans les images, comme ces artistes américains d'après-guerre qui ont voulu dépasser la peinture de chevalet. Non seulement les photographies occupent la totalité des murs mais elles s'en décollent avec souplesse. Le recours aux aimants peut se comprendre comme une métaphore, le dépassement technique d'une écriture particulière. L'accrochage met en scène un éparpillement propice à l'expérience de la temporalité, une histoire se raconte au-delà des dimensions humaines, favorisant les ombres plus que les lumières, le flou des souvenirs et des sensations plus que la fixation du réel. Si l'œuvre est conçue comme un conte pour enfant, elle semble surtout proposer l'enfance comme moyen d'affronter la noirceur du monde.



[Gilles Roudière](#), « Soledades ». La taille des images pourrait être liée à l'importance de la chose vue, un peu comme une planche contact longuement déroulée. L'insignifiance devient le facteur d'une temporalité aléatoire, guide d'un cheminement intérieur. Le fond rouge reprend la couverture du livre en offrant un contraste puissant avec la blancheur des pages supports. Il est question de livre, il est question d'un voyage et d'une narration.



[Céline Croze](#), « siempre que ». Le cuivre ou l'or, la chaleur et la transpiration renforcent la violence qui sous-tend le propos de la photographe. Céline Croze nous offre un témoignage cinématographique où les plans se succèdent pour traduire un monde fait de meurtres et d'enlèvements. L'accrochage sous forme de polyptyques traduit une absence de respiration, le spectateur étouffe dans les combats montrés et suggérés. Le vert (couleur complémentaire du rouge utilisé pour Gilles Roudière, en prolongement) semble s'être échappé d'un intérieur aux signes de vie positifs pour apporter une pause aux scènes torturantes mais il ne fait que souligner l'absence de sérénité. Les murs occupés par Céline Croze sont le produit d'un livre brûlant.



[Gabrielle Duplantier](#), « Wilde rose ». Avec deux rubans chronologiques posés sur les murs non restaurés de la Villa Pérochon, la photographe renforce son rapport à la nature, elle fait d'un lieu longtemps abandonné et travaillé par la décrépitude, un espace vivant, un support livresque à dimension humaine. Le visiteur est invité à feuilleter un panorama saturé de matière végétale. Sorties d'un livre à la reliure suisse, les images poursuivent leur narration avec une puissante liberté : l'humain est paysage, le paysage est humain.